

Ukraine : travailleuses sociales en temps de guerre

lundi 17 juin 2024, par [KITRAL Alexander](#) (Date de rédaction antérieure : 4 juin 2024).

Il y a des gens qui, au moment où ils sont en danger de mort, pensent d'abord à celles et ceux qui ont besoin d'aide. Ces personnes sont nombreuses, dont les travailleuses sociales. Ces dernières années, il y a eu de nombreux exemples de travailleuses sociales qui ont continué à distribuer de la nourriture et des médicaments à des retraités et à des personnes handicapées sous le feu de l'ennemi, et qui ont fait parvenir les pensions. Il y a également eu des personnes qui, soucieuses de la sécurité des personnes âgées, les ont accueillies chez elles. Les travailleuses sociales expliquent que, dans ces situations, elles ont été motivées non pas tant par le désir de conserver leur emploi, où elles perçoivent un salaire plutôt modeste, que par le sens des responsabilités. Dans cet article, nous vous parlerons du travail désintéressé des travailleuses sociales, nous verrons si leur travail est apprécié aujourd'hui et nous interrogerons les travailleuses sociales elles-mêmes sur les problèmes de l'aide sociale en Ukraine.



« Le seul qui a accepté de travailler »

Les travailleuses sociales sont chargées d'aider les personnes vulnérables, notamment les retraités isolés et les personnes souffrant de handicaps physiques et psychologiques qui ont besoin de soins, de services domestiques et médicaux. La situation est souvent extrême, car ces personnes sont souvent incapables de s'occuper correctement d'elles-mêmes dans la vie de tous les jours. Certains membres du personnel, conscients de cette situation, n'ont pas quitté leurs protégés, même lorsque les bombardements ont commencé à être intenses, se mettant ainsi en danger de mort. C'est le cas de Lilia Blazhko, une assistante sociale originaire du village de Pavlivka, dans la région de Soumy, à deux kilomètres de la frontière russe. Cette femme explique qu'elle est entrée dans le secteur social par hasard.

« Lorsque la guerre a éclaté, j'étudiais à l'école de Bilopillia, mais je suis retournée presque immédiatement à Pavlivka. À l'époque, le village cherchait une travailleuse socialier. Il fallait aider dix habitants. Mais personne ne voulait le faire - ils avaient peur. J'ai été la seule à accepter de travailler » raconte Lilia à *Commons*.

Malgré le retrait des troupes russes de la région au printemps 2022, il est toujours dangereux de vivre à Pavlivka. Le village est régulièrement bombardé, ne laissant sur place que 160 habitants sur plus de 800. Récemment, un obus a touché une cour, endommageant une maison et ses dépendances. Les propriétaires n'ont pas été blessés car ils travaillaient dans le jardin au moment de l'arrivée de l'obus. Il convient de noter que Pavlivka est un village qui ne compte pratiquement

qu'une seule rue, qui s'étend sur 10 kilomètres. Pour se rendre auprès de la personne nécessitant des soins, Lilia Blazhko doit parcourir une distance considérable, et ce uniquement à pied, car elle ne peut pas faire de vélo.

Au cours de son séjour dans le village sur la ligne de front, elle a appris à identifier les « sorties » et les « arrivées ». En cas de bombardement intensif, elle descend à la cave avec les personnes qu'elle aide, ou si elle est surprise sur la route, elle cherche un abri au bord de la route. Les tâches de Lilia consistent non seulement à distribuer les pensions, de la nourriture et des médicaments aux personnes à mobilité réduite, mais aussi à participer aux tâches ménagères : lavage, cuisine, nettoyage et aide au jardin. Entre autres choses, Lilia peut également effectuer de petites réparations, comme poser du papier peint. Elle affirme que cela ne lui pose aucun problème, car elle est peintre et plâtrière de profession. Malgré les conditions de travail dangereuses, elle reçoit 6 500 UAH [149 euros] par mois pour son travail.

Il n'était pas question de laisser des gens derrière soi

Vira Temchenko, habitante de Verkhnya Syrovatka, dans la région de Soumy, aide 17 habitants depuis le début des hostilités, dont sept de sa propre initiative, car leurs proches sont partis et il n'y a personne pour s'occuper d'eux. Elle raconte que les bombardements du village ont commencé dès les premiers jours de la guerre. L'assistante sociale se souvient du moment où elle a entendu pour la première fois des obus voler au-dessus de sa tête.

« Je me souviens que j'étais à vélo pour livrer du pain à un homme handicapé et à sa mère, également handicapée. Soudain, les bombardements ont commencé. L'air vibrait au passage d'un obus. J'ai décidé de poursuivre ma route, à une vitesse que je n'avais jamais connue auparavant. La fois suivante, alors que j'allais chercher les pensions au bureau de poste pour la remettre à des gens, j'ai été retardé. Soudain, des tirs d'obus ont commencé à proximité. Il s'avère que les tirs ont eu lieu, en particulier, autour du chemin que j'étais censée emprunter auparavant » raconte Vira Temchenko.

La femme affirme que sa famille a essayé à plusieurs reprises de la persuader de quitter son emploi, mais qu'elle a refusé.

« Je ne pouvais pas laisser les gens derrière moi. Qui s'occuperait alors d'eux ? C'est parce que moi et d'autres travailleuses sociales avons continué à les aider malgré les bombardements que ces personnes ont traversé une période difficile, car elles ont compris qu'elles ne seraient pas abandonnées. Pendant toute la période des bombardements, aucune travailleuse sociale de notre communauté n'a quitté son travail. Et aujourd'hui, alors qu'il existe un risque de nouvelle invasion dans notre région, toutes les travailleuses sociales de la communauté ont déclaré qu'elles continueraient à travailler » a déclaré la femme.

Parlant des spécificités de son travail, Vira Temchenko admet tristement que sa profession n'est pas particulièrement populaire dans la société. Vira n'a commencé à être fière de sa profession qu'il y a quelques années, lorsqu'elle a commencé à travailler en tant qu'assistante sociale et qu'elle a pris conscience de la responsabilité qui lui incombait. Selon elle, les jeunes hésitent à se lancer dans le travail social, et celles qui le font abandonnent souvent parce qu'elles ne supportent pas les conditions de travail. En effet, elles doivent s'occuper de personnes souffrant de troubles mentaux ou ayant un mode de vie pas très social.

« Personne ne veut pas s'occuper de ces personnes. Il y a aussi des problèmes de déplacement. En été, je fais du vélo, qui m'a été donné spécialement à cet effet, mais en hiver, je ne peux pas vraiment faire ainsi le tour du village, je dois beaucoup marcher. Quant à la journée de travail, elle

commence souvent une heure plus tôt car il faut que j'aie le temps d'acheter les produits que les retraités me demandent, car ils ont l'habitude de les acheter auprès de certains vendeurs. En ce qui concerne le salaire, nous avons l'habitude de gagner plus parce que nous avons des primes, mais aujourd'hui le salaire est plus bas et s'élève à 6 400 UAH par mois » détaille Vira Petrivna.

Elle estime que l'État doit promouvoir le travail des travailleuses sociales dans la société, tout en améliorant leurs conditions de travail et en augmentant leurs salaires. Cependant, malgré des conditions de travail difficiles et un salaire modeste, l'assistante sociale nous assure qu'elle aime son travail. Elle dit s'inquiéter chaque fois qu'elle voit un appel en absence des personnes âgées qu'elle aide, et que si elle n'arrive pas à les rejoindre pendant un long moment, elle se fait du souci pour leur santé. « Je pense que les personnes âgées devraient mériter plus d'attention et de respect aujourd'hui », conclut-elle.

Le travail de Natalia n'a pas diminué

Nous nous sommes entretenus avec une autre assistante sociale de Verkhnia Syrovatka, Natalia Zelenina. Depuis le début de la guerre, cette assistante sociale de dix-sept ans d'expérience a aidé onze personnes. Parmi elles, une habitante de 101 ans, Kateryna Alekseevna, que Natalia a accueillie chez elle parce qu'elle craignait pour sa vie : la vieille dame aimait s'asseoir près de la fenêtre, dont des éclats pouvaient la blesser en cas d'explosion. Comme il n'y avait pas de lit supplémentaire dans la maison de Zelenina, l'assistante sociale a installé la retraitée dans son propre lit, dormant elle-même à même le sol. Une semaine après son emménagement, un obus a frappé la cour de sa grand-mère, brisant les portes et les fenêtres.

Natalia Zelenina nous a raconté que du 24 février au 26 mars, alors que les troupes russes se trouvaient à Verkhnia Syrovatka, elle n'a pratiquement pas dormi parce qu'elle avait peur d'être la cible de tirs. En même temps, elle ne voulait pas se cacher dans la cave et laisser sa grand-mère seule dans la maison.

« Il y a eu des jours où les explosions étaient continues, mais je devais livrer de la nourriture aux gens. Je demandais alors à mon mari de me conduire en voiture. S'il n'y avait pas d'explosions, je me déplaçais à vélo. Bien sûr, j'étais consciente de tous les risques, mais comment pouvais-je laisser les gens qui comptaient sur mon aide » explique l'assistante sociale.

Depuis la fin des hostilités dans la région, le travail de Natalia Zelenina n'a pas diminué. Chaque jour, elle doit rendre visite à plusieurs personnes à qui elle livre non seulement de la nourriture, mais qu'elle aide aussi dans leurs tâches ménagères.

« Aujourd'hui, j'ai rendu visite à quatre personnes. Pendant la journée, j'ai lavé du linge, préparé des repas, acheté des médicaments à la pharmacie, fauché les herbes des chemins autour de la maison pour une vieille dame avec une faux à main et planté des concombres. Parfois, quelqu'un me demande de venir l'aider le lendemain, alors que son tour est à la fin de la semaine. Je ne peux pas refuser, car je comprends que c'est la période du jardinage et que tout le monde veut planter à temps. Comment fais-je pour tout faire ? On voit encore très bien jusqu'à huit heures du soir, c'est pourquoi je dois souvent rester deux ou trois heures de plus au travail. Mais je n'ai pas le temps de faire quoi que ce soit à la maison » explique l'assistante sociale.

De toutes les travailleuses sociales avec lesquels nous nous sommes entretenus, Natalia Zelenina est la seule à posséder un vélo électrique, offert par ses enfants. Elle dit qu'il lui permet d'économiser beaucoup d'énergie. Son mari est également d'une grande aide, puisqu'il emmène de sa propre initiative certains retraités à l'hôpital du centre régional, situé à 12 km du village.

Voyages dangereux

Natalia Adamenko, de la région de Tchernihiv, apporte son aide aux habitants de trois villages frontaliers : Pushkary, où elle vit, et les habitants des villages voisins de Kovpynka et Kremsky Bugor. Elle doit parfois parcourir de longues distances à vélo, voire à pied. Depuis le début des hostilités, Natalia n'a pas quitté son travail un seul jour, même si la région est périodiquement bombardée par des roquettes Grad.

« Effrayant ou pas, je dois y aller. Une fois, j'ai failli être la cible de tirs. Je devais me rendre à Kremsky Bugor pour rendre visite à un homme âgé, mais il m'a appelée pour me dire qu'il était en ville et que je ne devais pas venir. Quelque temps plus tard, le village a été bombardé », raconte Natalia.

Bien que la région soit relativement calme aujourd'hui, les villages où Natalia a des protégés qui sont situés à 10-15 km de la frontière et sont donc régulièrement touchés par des obus. De ce fait, même les ambulances refusent de se rendre dans les villages. L'une des particularités du travail d'une travailleuse sociale de l'Oblast de Tchernihiv réside dans les longues distances.

« Il y a huit kilomètres « aller » de ma maison à l'une de mes grands-mères à Kovpyntsi. J'y vais à vélo. S'il pleut ou s'il neige, mon mari m'y conduit. Mais maintenant, l'eau est montée près du village pour la deuxième année consécutive, et il est impossible de passer, alors je marche... Kremskyi Buhra est plus proche, mais il faut aller tout droit à travers la forêt, ce qui est dangereux parce que les chiens y courent. On y a vu des loups qui attaquaient les chiens domestiques » explique la femme.

Le travail de Natalia Adamenko est similaire à celui des autres femmes que nous avons interrogées : livraison de nourriture, de médicaments, aide aux tâches ménagères et au jardinage. Récemment encore, Natalia a dû apporter de l'eau potable à l'une des vieilles dames de la ville voisine de Kovpynka, car l'eau des puits de la retraitée et de ses voisins, qui vivent à l'extrémité du village, s'était tarie.

« Je prenais donc un bidon de 20 litres à la maison, j'allais chercher de l'eau à une pompe publique, située à un kilomètre et demi de là, et je l'apportais à la retraitée. Mais après la diffusion d'un reportage à la télévision, le problème de la colonne du puits cassée a été résolu » explique Natalia.

Cette femme travaille comme assistante sociale depuis 14 ans et n'envisage pas de quitter la profession. Elle dit aimer son travail, bien que son salaire soit très modeste - 5 500 UAH [126 euros] par mois. Le mari de Natalia ne travaille pas et la famille doit donc économiser sur tout.

Une pierre angulaire du soutien social

Afin de fournir un soutien social décent à la population, un financement substantiel est nécessaire, car les fonds ne servent pas seulement à payer les salaires des travailleuses sociales, mais devraient également être utilisés pour financer les prestations aux personnes âgées car les capacités financières de nombreuses catégories de citoyens vulnérables sont extrêmement limitées.

« En avril, je suis allée en ville avec une retraitée dont je m'occupe, et elle a acheté pour 2 700 UAH [61 euros] de médicaments : cinq injections, quelques pilules et une miche de pain. De nombreuses personnes à mobilité réduite dépensent également beaucoup d'argent pour se rendre à l'hôpital de Novhorod-Siverskyi. Le bus de notre village se rend en ville une fois par semaine, il est donc bondé de passagers, et les pauvres retraités avec leurs cannes ne peuvent tout simplement pas monter à bord. C'est pourquoi de nombreuses personnes âgées sont obligées de louer les services d'un chauffeur avec leur propre moyen de transport. Un tel voyage coûte entre 800 et 900 UAH [18-20

euros] » nous raconte l'assistante sociale.

Vira Temchenko explique que de nombreuses personnes âgées de son village sont obligées d'économiser sur tout. Même l'eau des puits, qui est gratuite pour leur usage personnel, est utilisée avec parcimonie, afin de ne pas avoir à appeler un camion pour pomper la fosse d'épuration. Beaucoup de personnes âgées aimeraient élever des animaux et des volailles pour éviter d'acheter du lait, des œufs et de la viande, mais elles ne le peuvent pas car elles ont besoin d'argent pour se nourrir. Selon Vira, de nombreux retraités se souviennent de l'aide financière que l'ONU leur a versée au cours de la première année de la guerre. Aujourd'hui, ils ne reçoivent pratiquement plus d'argent.

« En regardant comment ces personnes vivent, on se rend compte que la vieillesse ne devrait pas être ainsi. Il est nécessaire qu'une personne arrive à l'âge de la retraite en bonne santé, afin qu'elle ne reste pas seule avec elle-même et ses problèmes. C'est pourquoi, en tant que travailleuse sociale, on essaie de soutenir ces personnes » ajoute-t-elle.

Il convient de noter qu'il existe de nombreuses travailleuses sociales en Ukraine qui sont prêts à faire leur travail de manière désintéressée, même au péril de leur vie, mais pourquoi reçoivent-elles un salaire aussi maigre pour leur travail ? Natalia Lomonosova, sociologue et auteur de plusieurs études sur les services sociaux, a répondu à cette question pour *Commons*. Selon elle, les prestataires de services sociaux municipaux sont gérés par les gouvernements locaux, et ce sont donc ces derniers qui doivent payer les salaires des employés. Pour déterminer le salaire, il existe une grille tarifaire qui constitue le salaire officiel. Cependant, selon la sociologue, en général, les salaires de la grille sont bas et doivent être révisés.

« Un autre problème est que depuis 2017, les salaires officiels sont liés au minimum vital, et non au salaire minimum, comme c'était le cas auparavant. Cela a pour conséquence que les salaires officiels les plus bas sont inférieurs au salaire minimum, parfois de plusieurs milliers d'UAH » détaille la sociologue.

Selon Nataliia Lomonosova, si le salaire d'un employé est inférieur au salaire minimum, la loi oblige l'employeur à verser un supplément. Ainsi, aujourd'hui, certaines travailleuses sociales perçoivent un salaire au niveau du salaire minimum, sur lequel des impôts sont également retenus.

Nataliia Lomonosova ajoute que, pour leur part, les municipalités peuvent introduire des paiements supplémentaires à partir du budget local, ainsi qu'améliorer les conditions de travail, par exemple en fournissant aux travailleuses sociales des bicyclettes électriques et en achetant les véhicules nécessaires pour le centre de services sociaux. Cependant, cela dépend des priorités des autorités locales et, surtout, du budget de la communauté elle-même. Après la réforme de la décentralisation, les communes ont acquis une large autonomie, alors que leurs ressources dépendent de la présence de grandes entreprises qui sont des contribuables.

Natalia Lomonosova a également ajouté que pour un développement efficace de la politique sociale et de la fourniture de services sociaux, il est nécessaire de développer un réseau de spécialistes dans ce domaine. À l'heure actuelle, le nombre de spécialistes du travail social et de travailleuses sociales dans le pays est insuffisant, alors que le besoin de tels spécialistes ne fait que croître.

« Récemment, le nombre de personnes en situation difficile a augmenté. En outre, la situation des personnes âgées nécessitant des soins s'est aggravée, car de nombreux membres de leur famille ont déménagé à l'étranger. Et ce, alors que certaines travailleuses sociales ont également quitté leur communauté » souligne-t-elle.

Les difficultés économiques, les combats et la destruction des infrastructures aggravent encore la situation des personnes vulnérables. Et malgré tous les obstacles et les maigres salaires, les travailleuses sociales continuent d'exercer leurs fonctions avec intégrité et courage.

Toutefois, un soutien de qualité aux personnes vulnérables ne devrait pas reposer sur le dévouement de travailleuses individuelles et dépendre des ressources d'une seule communauté. Les besoins et les problèmes fondamentaux des personnes qui, en raison de leur âge et de leurs handicaps physiques, ne sont pas en mesure de s'occuper correctement d'elles-mêmes doivent être abordés et résolus au niveau systémique. Cependant, aujourd'hui, nous ne pouvons que constater que le soutien social fourni par l'État est clairement insuffisant.

Dans le même temps, les exemples de travail désintéressé des travailleuses sociales dans de nombreuses régions d'Ukraine montrent que les gens essaient de créer de meilleures conditions pour ceux qui sont dans le besoin, au moins au niveau individuel. Cela signifie qu'il y a de nombreux citoyens dans le pays qui voient clairement le besoin urgent d'améliorer la qualité de vie de la population et qui comprennent à quel point il est important d'agir dans ce sens. Il s'agit là d'un pas en avant vers un changement positif.

Alexander Kitral

Illustration : Katya Gritseva

Traduction Patrick Le Tréhondat

[Abonnez-vous](#) à la Lettre de nouveautés du site ESSF et recevez par courriel la liste des articles parus, en français ou en anglais.

P.-S.

Commons

<https://commons.com.ua/en/desheva-robota-z-rizikom-dlya-zhittya-yak-socialni-robotnici-pid-obstrilami-dopomagali-lyudyam/>